

PRÉSENTATION DES CARNETS DE GUERRE

Robert POINARD

L'abbé Léon Cabaret a laissé dix-huit petits carnets de guerre manuscrits, intitulés *Campagne franco-allemande 1914-1918*, sur lesquels il a patiemment et méthodiquement relaté, au jour le jour, depuis son départ de Sainte-Sabine-de-Longève, dans la Sarthe, le samedi 8 août 1914, jusqu'à sa démobilisation, le 22 février 1919, tous les détails quotidiens de sa vie de prêtre poilu, présent au front durant près de cinq ans, 1 680 jours très exactement, à part quelques rares et courtes permissions²¹. J'ai scrupuleusement recopié ces dix-huit carnets, tels qu'ils sont parvenus à la direction de l'aumônerie militaire catholique en 2014. Avant sa mort, l'auteur les avait confiés à une famille amie²² qui a trouvé légitime qu'ils soient conservés dans les archives de l'aumônerie militaire plutôt que par des personnes privées chez lesquelles ils auraient pu finir par disparaître.

Il s'agit ici de la reproduction intégrale des notes prises au jour le jour par l'auteur : les seules licences que je me sois permises furent de transcrire de manière moderne les graphies anciennes inusitées aujourd'hui, ainsi que de corriger les fautes d'orthographe ou les erreurs manifestes, notamment quand l'abbé reproduit une langue étrangère qu'il connaît mal. J'ai aussi cru devoir ajouter des notes de bas de page quand cela semblait nécessaire pour une meilleure compréhension du contexte culturel, politique, militaire ou religieux.

21. Parmi les très nombreux témoignages de combattants qui ont été publiés depuis une quinzaine d'années, ceux de prêtres-soldats et d'aumôniers se multiplient depuis quelques mois. Tels les carnets du père Anizan ou les correspondances des prêtres mobilisés du diocèse de Moulins (ouvrages édités par les Presses universitaires de Rennes).

22. Dans ses carnets l'abbé Cabaret évoque à plusieurs reprises M^{me} Colombe Dangeard, dont le petit-fils, M. Pierre Ménard reçut cet héritage que sa veuve voulut bien nous léguer après le décès de son époux. Les carnets sont conservés dans un carton d'archive au service des Archives historiques de la direction de l'aumônerie militaire catholique à Paris. Le carton contient également l'ouvrage de Léon Cabaret *Ce que nos yeux ont vu*.

L'écriture de l'abbé Cabaret ne présente pas de difficulté particulière de reproduction : d'un point de vue graphique elle est généralement très régulière, cursive, scolaire. Les deux premiers carnets sont rédigés au crayon à papier, par la suite les seize autres au stylo à plume. C'est une écriture qui compte un grand nombre d'abréviations : je n'ai conservé que celles qui sont aisées à saisir, restituant les moins usitées en termes complets, afin de faciliter la lecture. Certains passages ont été délicats à décrypter, surtout quand ils faisaient intervenir des noms propres de personnes ou de lieux ; mais aussi parce que l'encre est parfois délavée. J'ai placé entre crochet les mentions à l'orthographe incertaine, les noms de localités mal transcrites que je n'ai pas pu retrouver sur les cartes, et plus généralement tout ce qui me semblait douteux. Il arrive parfois que des mots soient incompréhensibles : c'est ordinairement le cas de ceux que l'auteur corrige par surcharge. Lorsque j'ai la certitude d'avoir saisi le mot, je l'ai indiqué, après avoir vérifié systématiquement les toponymes ; quand le doute n'a pu être levé, j'ai simplement indiqué entre crochets : [illisible]. Les mots ou les passages laissés en blanc, que l'abbé a oublié de compléter par la suite, sont également signalés.

Ordinairement toutes les notes, prises au quotidien, sont des « instantanés » : l'auteur le mentionne à plusieurs reprises, il écrit où il se trouve, sur un arrière-train de canon, dans une sape sous le bombardement, le soir sur une couchette de fortune. Il est assez rare qu'il s'agisse d'un résumé de plusieurs jours, sauf lorsqu'il se retrouve chez lui, en permission dans la Sarthe. Quelques jours restent sans d'autre note qu'une courte mention laconique quand certains sont carrément omis.

Ces carnets constituent un « testament » au sens chrétien du terme : l'auteur le proclame à plusieurs reprises, il tient à faire œuvre de témoin. Il s'agit de partager avec ses lecteurs les souffrances vécues dans un sens sacrificiel, pour la libération de la patrie, afin de rendre compte de la spiritualité qui est la sienne, et de porter témoignage de la foi chrétienne qui fonde son patriotisme. Sous sa plume la langue française coule comme une source : le vocabulaire est précis, le style choisi, soigné, même si l'auteur se laisse aller aussi à la trivialité de l'argot militaire. Lorsqu'il dialogue, il formalise la discussion par des tirets qui identifient ceux qui parlent. Quand il veut insister, il arrive, mais ceci est rare, qu'il souligne d'un trait un mot ou une expression. En revanche, la ponctuation est assez négligée et je me suis permis de la rétablir, pour une meilleure compréhension, chaque fois que cela semblait nécessaire, spécialement dans les longues phrases.

À la fin de chaque carnet se trouvent des listes d'adresses postales d'amis, de personnes rencontrées au cours de ses déplacements, que je n'ai pas jugé utile de reproduire. On trouve également, insérés entre les pages, des dessins, plans, relevés, de petites photos, souvent très pâles, prises par des compagnons de combat, des prières et divers documents laissés entre les pages : coupures de journaux, cartes de visite, images pieuses.

Vingt et un ans après l'armistice, en 1939, Léon Cabaret reprendra ses carnets de route pour en tirer l'année suivante, un ouvrage²³ qui s'éloigne considérablement de son texte original : les notes prises dans le feu de l'action étaient des instantanés bruts, des réactions et des propos sur le vif. Son livre, intitulé *Ce que nos yeux ont vu*, a pris, deux décennies plus tard, un considérable recul par rapport à la réalité vécue : les atrocités de ce qu'il qualifiait pourtant, à la suite du pape Benoît XV, des termes « d'horrible boucherie²⁴ », ont été généralement gommées et les bons moments de la vie au front magnifiés, au point qu'on croit lire une épopée²⁵.

Tel n'est pas le cas du contenu quotidien des carnets qui, rédigés sur le vif, durant l'action, peuvent surprendre par les réflexions qui jaillissent instinctivement de l'incompréhension, de la souffrance et du rejet de la guerre. C'est parfois le cri spontané de révolte ou d'horreur d'un homme profondément éprouvé, derrière lequel le prêtre disparaît presque totalement. Dans le paroxysme de la violence aveugle et meurtrière, qu'il décrit souvent comme l'expression de l'enfer lui-même, le nationaliste revanchard surgit au détour d'une page : comme pour les autres poilus, l'Allemand reste pour lui le « cochon de boche », le barbare, le vandale, le hun, le teuton... J'ai pris le parti de ne rien censurer, même quand le texte peut étonner l'homme du XXI^e siècle : les mentalités ont beaucoup évolué sur nombre de sujets évoqués dans les réflexions du prêtre poilu, au point que des lecteurs seront sans doute choqués de certains propos crus, cyniques ou désabusés, étonnants dans la bouche d'un prêtre. Mais qui peut comprendre vraiment, aujourd'hui, l'enfer vécu au quotidien durant près de cinq ans ? De même, lorsqu'il parle des troupes coloniales, un lecteur d'aujourd'hui pourra croire déceler des traces de racisme, alors qu'à l'époque on classait « races » et civilisations selon une hiérarchie qui nous paraît totalement déplacée aujourd'hui. Ainsi, les termes de « nègre » ou d'« indigène » n'avaient pas la connotation péjorative qu'ils ont acquise plus tard. Si l'on considère que ce prêtre est victime des préjugés culturels de son temps, il n'en reste pas moins infiniment respectueux de la dignité humaine, profondément humaniste, et il enterre les soldats juifs, arabes, africains, asiatiques et... allemands, comme il le ferait pour n'importe quel autre poilu, récitant les prières et notant les noms de leurs familles pour les prévenir et les reconforter. On peut lire le 3 septembre 1916 :

« le buste en cent morceaux gît à travers la plaine. J'attrape la ceinture et j'entraîne ce poids d'une trentaine de kilos jusqu'à hauteur de la 3^e pièce de la 46^e batterie où, toujours aidé de Marcel Goussu, j'enterre cette moitié d'homme dans un trou

23. *Ce que nos yeux ont vu* aux Publications ESTOUP (Paris XIII^e) qui aura deux éditions (1940 et 1960).

24. Dès septembre 1914 le pape évoque « l'horrible boucherie qui déshonore l'Europe » comme d'une guerre civile entre nations chrétiennes.

25. Voir l'annexe en fin de volume au sujet de cet ouvrage et de ses deux préfaces qui nous éclairent sur l'esprit du temps et la personnalité de l'auteur.

de marmite. Pleurez, pauvre Madame Rama Sall, vous ne reverrez plus le cher Ali! Un prêtre catholique a fait pour le noir musulman sénégalais ce qu'il aurait fait pour le plus aimé de ses frères. Ali est venu ici pour nous défendre. La Somme a bu son sang et sa chair dispersée engraissera la terre de France: Honneur et Gloire à cet obscur Sénégalais!»

L'auteur se dévoile à travers sa narration comme un homme au caractère bien trempé, de nature indépendante, souvent courageux jusqu'à l'intrépidité, soucieux de dépasser ses limites physiques et morales, à la poursuite d'un idéal élevé, y compris dans les misères de la guerre. L'abbé Forgeat, son doyen archiprêtre, dira de lui en 1916: « *c'est une nature ardente et dévouée, il est bien là à son poste, c'est un entraîneur d'hommes.* »

Possédant une excellente culture classique, il maîtrise parfaitement la belle langue française, le grec et le latin, ce qui ne l'empêche pas d'utiliser des formules, populaires ou régionales, dont le sens ne se découvre pas à premier abord. Il emploie également des expressions et des termes surannés dont j'ai pensé qu'il serait bon de les expliquer en note. J'ai étendu cela aux expressions militaires ou techniques ainsi qu'au vocabulaire argotique ou aux parlars locaux.

Ses réflexions à froid sont le reflet de la mentalité du clergé français issu de la petite bourgeoisie rurale de l'époque, très critique à l'égard d'un gouvernement de gauche, républicain et anticlérical, bourgeoisie très attachée à son terroir, profondément catholique et nationaliste: « *Il n'est pas permis à un patriote d'aspirer à l'inaction tant que l'ennemi foulera le sol de notre pays. Nous vaincrons ou nous mourrons à la tâche. Je n'ai jamais rêvé autre chose.* » (25 juin 1915)

Léon Cabaret est un érudit, fervent amateur de littérature, un poète dont la spiritualité se rattache au courant franciscain. Il est d'ailleurs surprenant d'observer autour de lui, dans ce déluge de violence, sa délicatesse – comme celle de certains soldats qui semblent exorciser l'horreur par de touchantes attentions – telle celle dont il fait preuve dans la décoration florale des autels champêtres improvisés où la messe est célébrée, à l'approche des tranchées. C'est un amoureux de la nature, un écologiste avant l'heure, à qui la contemplation de la flore champêtre, la dévastation des paysages et des âmes humaines arrache de magnifiques pages telle celle du printemps 1916:

« Voilà plus de six cents jours qui se succèdent, en procession lamentable, depuis le soir tragique où, dans la tranquillité d'un été limpide, le tocsin annonça aux laboureurs qu'ils devaient abandonner leurs javelles et s'en aller vers d'autres sillons sur lesquels une implacable moissonneuse les faucherait, tels des épis. Pourtant, je m'en rappelle, quand j'eus rentré les gerbes de mon verger, comme les autres, je partis, l'espoir au cœur et presque la chanson aux lèvres. Depuis lors, pendant ces vingt-deux mois interminables, chacun de nous a connu une sorte de dédoublement de sa personnalité: ce n'est plus la nôtre qui nous absorbe, car nous sommes devenus des êtres menacés d'un danger trop grand pour notre taille, c'est la pensée

des absents qui s'est pour ainsi dire substituée à la nôtre. Et je sais bien que le souvenir de ceux qui restent est comme soudé au souvenir de ceux qui sont partis. Après le premier été vint la bise d'automne et alors on tricota si fort que la laine manqua aux travailleuses. Novembre ne permit même pas qu'on aille fleurir les tombes fraîchement creusées. Puis vint un autre été, vécu dans l'Artois, un autre hiver sous le même ciel, parmi la brume et la froidure d'un « front » douloureux qui portait lui aussi sa couronne d'épines. Dans ma paroisse il y avait bien des places vides, déjà, bien des mamans en larmes, plus d'un enfant en deuil d'un père. Et voici que la nature insouciantte poursuit son œuvre : le printemps est arrivé ; j'ai cueilli des muguets dans les bois de la Meuse et, ça et là j'ai aperçu de nouvelles petites fleurs qui ont poussé sur les tombes récentes. La nature crée la vie pendant que les hommes font des morts. Jamais, dans cet exil ou parfois je rêve, jamais la terre ne m'a paru plus riante, parée de ses fleurs aux mille nuances, de l'argent du poirier au prunier en fleurs, sous la limpide clarté de son ciel. Parfois une grande tristesse m'envahit et, faisant un retour sur ce que mes yeux ont vu, je songe à ceux qui, autour des clochers blessés et des tours démolies, ne retrouveront plus la maison détruite et pleureront à l'aspect de leurs champs ensemencés d'obus. »

Léon Cabaret manifeste une très grande sensibilité devant la voûte céleste, les vastes paysages, mais aussi face aux formes architecturales, comme il le manifeste, à la traversée des villages, devant certains monuments qu'il se plaît à décrire ou à comparer avec des édifices connus. Son attachement à la terre s'exprime aussi dans sa révolte lorsqu'il constate les dégradations dues à la guerre : « *étant fils de paysans, j'ai la passion de la terre, notre nourricière et notre amie ; or tous les arbres fruitiers avaient été rasés* » (dans l'Aisne en 1917). Il parsème régulièrement ses descriptions des paysages traversés d'annotations agricoles :

« Nous retrouvons ici quelque chose de la fertilité de nos cantons du nord de la Sarthe : ici il y a des pommes à cidre en quantité, comme dans l'Oise d'ailleurs. Les pommiers sont couverts de fruits comme chez nous l'année dernière. La richesse du nord et du Pas-de-Calais est la betterave. L'Oise est maigre, terrain pierreux poussant de l'avoine d'un pied de haut à peine. Mais la Seine Inférieure me semble un excellent terrain. Les porcs y pâturent en plein air. » (1^{er} septembre 1914).

C'est également un musicien à l'excellente formation : il a étudié le piano et, dans les villages que son unité traverse, il tient l'orgue ou chante en soliste dans les diverses églises. Mais il aime tout autant pousser la chansonnette avec ses compagnons de combat, le soir au bivouac. Il lui arrive de composer de petits textes sur des airs connus de l'époque pour égayer les soirées, dans les sapes boueuses, sous le bruit de la canonnade.

Il s'avère en outre excellent dessinateur comme en témoignent les nombreux plans, croquis, dessins en coupe, relevés, qui parsèment ses écrits lorsqu'il se lance dans un exposé technique qu'il tient à illustrer pour se mieux faire comprendre.

C'est enfin un bricoleur fort adroit de ses mains qui travaille le bois, le métal, et fabrique pour ses amis, à ses moments perdus, avec les débris les plus divers, qu'il récolte sur le champ de bataille, des objets-souvenirs : coupe-papiers, chapelets, encriers, croix, pieds de lampe, serre-livres, etc.

L'abbé complète ses notes quand il dispose d'un peu de temps, souvent après les repas, quand il a bu son café, arrosé d'alcool, et fumé sa pipe : on remarque parfois que certaines pages ont été revues ultérieurement par le rajout d'annotations destinées à préciser certains points particuliers ; l'écriture n'est pas la même et le crayon peut remplacer la plume et inversement. Parfois un paragraphe est rayé avec la mention FAUX en gros caractères lorsqu'il s'agit de ce que l'on nomme alors le « bourrage de crâne » : il a entendu colporter une histoire qu'il rapporte lui-même puis, apprenant qu'elle est fautive, la supprime. J'ai pris le parti de ne pas reproduire ce qui a été ainsi biffé vigoureusement puisqu'il s'agit de propagande que l'auteur a ensuite expressément reniée : on perçoit bien, derrière une telle démarche, son souci de la vérité du témoignage et son refus de la manipulation.

Au cours de ses cinq années de guerre, Léon Cabaret va être amené à croiser des humbles dont l'Histoire n'a pas retenu le nom mais aussi des personnages célèbres de son époque tels Joffre, Pétain, Mangin, Castelnau, Fayolle et Foch²⁶, des hommes politiques, des artistes, écrivains ou musiciens, notamment des chanteurs et instrumentistes des Concerts Colonne, de l'Opéra Comique, ou encore André Caplet, mobilisé comme sergent, brillant compositeur décédé après la guerre des suites du « gazage ».

On oublie trop aujourd'hui qu'une grande partie de la vie du poilu au front se passe dans l'attente, favorisant une oisiveté qui mine le moral, au point qu'un ancien soldat a pu écrire plus tard : « *le pire c'était l'ennui, plus énervant pour le soldat que la proximité de la mort*²⁷. » On perçoit bien, au fil des pages, que le premier ennemi de l'abbé Cabaret se trouve dans les longues périodes d'inaction : ce sont ces journées où les notes deviennent lapidaires mais éclairantes : « *jour-née insignifiante, journée nulle, journée quelconque* ». Souvent aussi l'auteur parle de « *tuer le temps* » en écrivant son courrier ou en faisant une partie de manille, jeu qui semble être l'un des seuls moyens communautaires de s'occuper sous la canonnade. On pressent, derrière ces pages au ton blasé, et face à cette emprise débiliteuse de l'oisiveté, comme une sorte de spleen, voire de dépression qui, toujours, chez l'auteur, ne constitue qu'un état fugitif : le naturel de l'abbé Cabaret n'est jamais de se complaire dans la rumination et le repliement sur soi. Il est, et il demeurera toute sa vie, un battant. Simplement, il subit avec abnégation ces périodes qu'il appelle ses moments « *de fatigue* », sans doute physique et morale.

26. Ferdinand Foch, qu'il aura l'occasion d'entendre en confession une fois durant la campagne.

27. Eric-Maria Remarque qui fit la guerre du côté allemand ; mais n'importe quel poilu français aurait pu écrire la même chose.

Et il déplore l'effet de déliquescence du caractère que produit, chez ses compagnons de lutte, cette inaction forcée qui mine leur moral.

Lorsque les circonstances lui interdisent de célébrer la messe et de dire son bréviaire, ce qui est souvent le cas, la fatigue spirituelle vient se surajouter à son épreuve: « à 3 h ½ du matin je m'en suis allé à travers le bled strié de tranchées et de fils barbelés jusqu'au P.C. où se trouve ma chapelle portative. J'ai enfin pu dire ma messe, avant l'aurore. Il y a une semaine que j'étais privé de ce nécessaire secours spirituel » (4 septembre 1918). Son évocation de sa vie spirituelle personnelle reste relativement discrète: quelques mentions éparses sur la difficulté à dire régulièrement le bréviaire ou de célébrer la messe, des notations fugaces sur un chapelet sous le feu de la canonnade ou la courte oraison du soir. Et, dans les moments de grand danger, le « Souvenez-vous », prière mariale qui semble avoir sa préférence parmi bien d'autres invocations. Cependant, il évoque très volontiers son investissement personnel dans la vie paroissiale des villages où il cantonne: spontanément il se propose aux curés rencontrés pour assurer le catéchisme, prêcher, célébrer la messe, les vêpres, le Salut du Saint Sacrement, les confessions, les funérailles, le sacrement des malades.

Comme tous les poilus, à une époque où seul le courrier permet la communication avec l'arrière, c'est dans une abondante correspondance qu'il puise le plus grand réconfort moral: avec son évêque, ses confrères prêtres, ses paroissiens, sa famille et ses amis. On peut noter que les lettres à sa parenté ne semblent pas avoir la même importance pour lui: quand il dit « une lettre de chez moi » c'est sa paroisse qu'il évoque et non sa famille. Une paroisse dont il a grand souci, s'inquiétant des répercussions négatives de son absence prolongée. Si le rythme de distribution du courrier au front est très soutenu, lettres et colis parviennent très irrégulièrement à leurs destinataires, malgré des distributions quotidiennes, et les journées sans correspondance sont, pour lui comme pour tous les poilus du front, autant d'occasions supplémentaires d'éprouver une grande souffrance morale.

Si les carnets de l'abbé Cabaret ont une tonalité aussi authentique c'est qu'il ne s'est jamais autocensuré et ne se ménage pas lui-même: il ne cache ni ses défauts, ni ses difficultés avec l'autorité militaire, ni sa contestation de la hiérarchie, quelquefois virulente. Il est jugé par ses chefs trop indépendant ou carrément indiscipliné²⁸. De fait, tout au long de la guerre, sa posture reste ambiguë et délicate: son niveau de culture aurait dû en faire un officier, mais il a désiré rester sous-officier, pour demeurer au contact direct de la troupe. Et c'est bien pour cela que son témoignage nous touche si profondément: Léon Cabaret a voulu vivre toute cette guerre comme un simple poilu du front afin de manifester que le clergé n'était pas au-dessus des autres combattants: « on ne nous accusera pas, nous prêtres, de n'avoir point fait notre devoir; s'il est vrai que se donner la plus belle preuve d'amour

28. Ce qui lui vaudra à plusieurs reprises des rappels à l'ordre disciplinaires et des punitions.

c'est de faire le sacrifice de sa vie, on ne nous refusera pas au moins ce certificat de bon patriotisme » (7 octobre 1914).

Ce souhait profond de demeurer en première ligne vaut au lecteur de se retrouver véritablement au cœur des combats, dans la boue, le sang, la pourriture des charniers, au plus proche de l'artilleur du front et du fantassin des tranchées. Mais, en même temps, le recul qu'il sait prendre sur les événements politiques, militaires et religieux, nous gratifie de pages d'une remarquable hauteur de vue. C'est cette double approche qu'il m'a semblé important de retenir pour faire œuvre de mémoire : les réflexions du poilu « les pieds dans la boue » se mêlant aux méditations du clerc érudit qui opère une relecture de son expérience du combat.

Une constante essentielle et déterminante du caractère de l'auteur des carnets est son inaltérable optimisme qui lui a conservé jusqu'au bout un vibrant enthousiasme. N'écrit-il pas en 1915, au plus fort de la bataille de Notre-Dame-de-Lorette :

« nous rentrons un peu avant la nuit, renouvelés d'élan, d'entrain, de gaieté. En surnaturalisant tout cela, quel bon soldat l'on fait ! D'abord à la caserne et, à fortiori, en campagne, j'ai toujours considéré la gaieté comme un devoir. Souvent j'ai remarqué que la tristesse déprime : cela prépare le découragement, les fatigues et jusqu'aux maladies. Voulons-nous être forts ? Soyons enthousiastes. J'ai lu quelque part « hilarem datorem diligit Deus²⁹ » et un saint triste est un triste saint. Le soldat morose est un mauvais troupier. »

Il s'avère fort instructif de savoir ce que devient l'abbé Léon Cabaret à la sortie de la guerre : de 1919 à 1921 il reprend sa place comme curé de sa chère paroisse de Sainte-Sabine-de-Longève avant d'être muté à Saint-Léonard de Louplande, dont il demeure curé durant plus de quarante ans (1921-1962), jusqu'à sa mort à 84 ans. Il adhère très rapidement à l'Union nationale des combattants et à la Ligue des prêtres anciens combattants, fondée l'abbé Daniel Bergey, qui devient un de ses plus chers amis. Dans toute sa vie ecclésiastique il est très stable, ayant été une fois vicaire et deux fois curé. On peut affirmer que l'expérience de la campagne de 1914-1918 est fondamentale car elle a façonné profondément le pasteur zélé, intrépide et d'un grand dévouement, qu'il fut par la suite selon le témoignage de tous ceux qui l'ont connu. Comme membre actif de ses deux associations d'anciens combattants, il ne perdra jamais contact avec ses anciens compagnons de lutte. Vingt ans après la fin de la guerre, lorsqu'il se décide à écrire un ouvrage sur son expérience de prêtre poilu, c'est pour faire œuvre pédagogique à un moment où l'on pressent l'approche d'un nouveau conflit : le titre choisi évoque de manière explicite le rôle de témoin, qu'à l'image de saint Jean, dont il

29. Deuxième lettre de saint Paul aux Corinthiens (chapitre 9, verset 7) : « Dieu aime celui qui donne joyeusement ».

emprunte la citation³⁰, il entend jouer vis-à-vis des jeunes générations : ce que nos yeux de soldats ont vu, ce que nos oreilles de combattants ont entendu, nous vous l'annonçons pour que vous sachiez l'enfer que nous avons vécu, le sacrifice que nous avons consenti pour la liberté. Aujourd'hui on parle de devoir de mémoire, dont il avait bien pressenti toute l'importance et qui revient, tel un filigrane, tout au long de ses carnets de route, rédigés pour l'éducation de la postérité³¹.

À Louplande, les familles qui l'ont bien connu³² ont témoigné que l'abbé Léon Cabaret, prêtre au caractère d'airain, ne sacrifiait jamais rien à la justice : ses coups de gueule en chaire le dimanche étaient particulièrement redoutés. Et il entretenait des relations pas toujours apaisées avec la municipalité³³ de l'endroit face à des décisions qu'il contestait ! Entre 1940 et 1944 il eut d'ailleurs maille à partir avec la Gestapo locale car il n'avait pas sa langue dans sa poche, ni dans ses homélies ni dans son bulletin paroissial. Ses interventions orales ou écrites, patriotiques et musclées, lui valurent plusieurs convocations au siège de la police allemande, au Mans. Il eut également, comme d'autres membres de sa famille, entrés en résistance³⁴, des difficultés récurrentes avec les collaborationnistes de sa commune.

Jusqu'à un âge très avancé, ce prêtre, apparemment aussi incroyable que sa vieille bicyclette, sillonnait en tous sens sa paroisse, sur un antique vélo rafistolé. Très attaché à ses racines terriennes, il tenait à cultiver lui-même son jardin bien qu'on lui eût souvent offert de l'aider. Bref, un véritable chêne et une « grande gueule » jusqu'à sa mort ; mais aussi un cœur d'or qui a laissé dans la Sarthe, jusqu'à aujourd'hui, le souvenir d'un prêtre remarquable de bonté, de générosité et de compassion. L'un de ses successeurs à la paroisse de Louplande me l'a encore confirmé tout récemment : les habitants parlent toujours, un demi-siècle après sa mort, de ce curé à la très forte personnalité qui connaissait tout le monde, y compris ceux qui ne fréquentaient jamais l'église du village, et qui se rendait dans toutes les familles s'enquérir des uns et des autres, cherchant constamment à rendre service à la population, sans discrimination de personnes.

En 1960 l'abbé Cabaret écrivait à un ami, à propos de la guerre de 1914-1918, que « *les souffrances du passé étaient toujours présentes à sa mémoire de vieux combattant* ». Quelques mois seulement avant sa mort, ayant vu toutes ses forces l'abandonner, il finissait par se laisser convaincre – après beaucoup de tergiversations néanmoins – de quitter sa paroisse et de se retirer dans la maison de retraite des

30. Le titre de son livre évoque le début de la première lettre de l'apôtre Jean : « ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, nous vous l'annonçons. »

31. Sur son ouvrage de 1940 voir l'annexe en fin de volume.

32. Je remercie les familles Dangeard et Ménard mais aussi M. Gérard Gaudin qui fut son enfant de chœur à l'église de Louplande et le fréquenta durant plus de vingt ans.

33. Ses relations avec l'évêché du Mans n'étaient pas toujours sereines non plus au témoignage même du général Weygand.

34. Plusieurs membres de sa proche famille furent déportés en Allemagne.

prêtres âgés du diocèse du Mans. Il y mourut de vieillesse et, sans doute, d'épuisement le 28 janvier 1962. Ses funérailles eurent lieu le 31 janvier 1962 dans l'église dont il avait été le curé jusqu'à son décès, à l'âge de 84 ans. Prononçant son oraison funèbre, M^{gr} Chevallier, évêque du Mans, dira de lui qu'il était « *un homme de lutte, de devoir, de fidélité* ». Un confrère prêtre rappela à son tour qu'il avait toujours été un homme droit et incorruptible, fuyant l'ostentation, fidèle à sa parole et à ses amitiés, sincère de cœur et d'esprit : « *sa seule ambition se limitait à être parmi ses paroissiens un authentique prêtre du Christ* ». Peu avant sa mort il rencontrait encore ses anciens camarades de combat, avec lesquels il correspondait toujours.

Le creuset, pourtant terriblement traumatisant, de la Grande Guerre, avait été décisif pour l'enracinement très profond de son sacerdoce dans le sacrifice du Christ. Le premier conflit mondial fut réellement son expérience fondatrice : 1 680 jours dans l'horreur, dans un esprit de sacrifice où se mêlent foi chrétienne et amour de la patrie, aux côtés du Christ souffrant et dans la compassion pour tous ses frères soldats. Comme il l'écrivit prophétiquement un soir de 1916, cette guerre allait « *peser d'un poids infini sur sa vie à venir* ».